

## LE MONDE ILLUSTRÉ

Montréal, 16 janvier 1886

## SOMMAIRE

TEXTE : Gagnant du gros lot.—Entre-nous, par Léon Ledieu.—L'amour-propre.—Cinquante ans après, par Napoléon Legendre.—La fin du monde.—L'art de bien vivre, par Susanne.—La Porteuse de pain (suite).—Maria de Las Mercedes.—La poésie sauvage.—Notes et impressions.—Récréations de la famille.—Choses et autres.—

GRAVURES : Jeune raquetteur.—Les visites du jour de l'an.—Gravures du feuilleton.—Maria de Las Mercedes.—Rébus.

## Primes mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
<b>94 PRIMES</b>	<b>\$200</b>

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## GAGNANT DU GROS LOT

Au dernier tirage de nos primes mensuelles, M. Joseph Lemieux, 161, rue Saint-Maurice, Montréal, a été l'heureux gagnant de la prime de \$50.00.

La liste des réclamants paraîtra la semaine prochaine.

## ENTRE-NOUS

**B**RRRRRR..... !  
Le thermomètre se moque de nous, le mercure nous fait des niches, et tous les nez en rougissent de... froid.

Mardi, vous savez, quand il gelait à Pierre fendre, je m'en allais, rue Saint-Denis, fauchant le vent, la tête dans les épaules, les mains dans les poches, arpentant le trottoir de mes grandes jambes, soufflant mon haleine en dedans, pour profiter de toute la chaleur que produisaient mes poumons, les oreilles bleues, encapotté, emittouffé de mon mieux...

Malgré tout, la brise me pénétrait jusqu'aux os...

Et je me mis à penser aux orangers en fleurs, aux bananiers, aux prairies émaillées, aux senteurs parfumées du vent du soir, aux gouttes de rosée qui diamantaient les bruyères, aux berceaux touffus, aux charmilles ombreuses, à la fraîcheur désirée des grands arbres, aux plaines brûlées par le soleil, aux sources vives, aux printemps éternels de la Floride.

Et le vent du Nord s'attardait en passant sur mon rêve, et la neige se changeait en pétales odorantes...

Rêver est bon !

\* \* \*

"La charité, s'il vous plaît, j'ai froid, j'ai faim !"

Devant moi se dressait une pauvre en haillons, pâle, maigre, étioyée, les yeux caves, les joues creuses, enveloppée dans un débris de châle qui dessinait sa charpente anguleuse, et d'où sortait une main de squelette, tremblant de fièvre et de froid...

"La charité, s'il vous plaît... je me meurs."

A trois pas, deux charmantes jeunes filles, au teint rose, frais, à la mine éveillée, l'œil brillant de santé, la figure pleine, riche de sang, aux lèvres de pourpre, les cheveux frisottant follement sur un front d'albâtre, enveloppées dans de riches fourrures, trottaient, caquetaient et envoyaient à l'hiver des

notes joyeuses que le vent emportait pour les jeter contre les grands murs voisins qui les renvoyait à l'entour...

"Oh ! le bon temps ! et comme on se sent vivre !"

Les jolies filles se perdirent bientôt dans la foule. La pauvre était là qui se mourait... Le réveil est souvent dur !

\* \* \*

L'hiver est une saison terrible, mais songez donc à ce qu'il doit entraîner de souffrances quand par surcroît de misère l'inondation devient son associée, son complice, pour mieux atteindre le pauvre.

Il y a huit jours à peu près, les glaces, s'amoncelant en face de Montréal, formèrent une digue et refoulèrent les eaux du fleuve qui, cherchant une issue, se sont répandues dans tout un quartier, le Griffintown, qui fut inondé.

En quelques heures la plupart des caves furent envahies, et le niveau du fleuve continuant à s'élever, l'eau arriva au rez-de-chaussée des maisons.

Comme journaliste, je dois aller partout, et j'ai été voir les ravages de l'inondation.

Que vous dirais-je ? C'est la misère à toutes les portes, c'est le froid dans toutes les maisons, c'est la fabrique arrêtée et partant, plus de pain.

Si vous êtes bon, si vous avez du cœur, venez en aide à ces malheureux et songez qu'il y a plus de quatre mille ouvriers sans travail.

\* \* \*

Chaque fois que je me trouve dans une cour de justice et qu'après avoir assisté à un procès j'entends le juge prononcer la sentence, contrairement à la plupart des autres personnes, ce n'est pas le magistrat que je regarde, c'est le prisonnier, celui que l'on condamne, que j'observe.

Le drame, en effet, n'est pas sur le banc de la justice, il est de l'autre côté, chez le condamné. Toutes les autres parties du drame ont été jouées, pour ainsi dire, devant l'auditoire, il ne reste plus que le cinquième à écouter. Tout change, l'homme dont on a fait le procès, le héros de la pièce, après avoir rempli un rôle actif pendant tout l'espace de temps qui vient de s'écouler, devient purement passif. Mais c'est aussi le moment où l'observateur assiste à un spectacle psychologique des plus intéressants.

Souvent les témoignages rendus ne laissent aucun doute sur la culpabilité du prisonnier, et celui-ci, pressent la nature du jugement, il va être condamné.

La sévérité de la condamnation le frappe quelquefois, et quand il se retire, sur l'ordre de la Cour, on voit passer dans son œil un éclair de colère, en même temps qu'il laisse comprendre l'abattement qui le saisit.

D'autres fois la preuve est incomplète, le prévenu l'a constaté, il sait que, coupable ou non, on ne peut le condamner, et un sourire de triomphe glisse sur ses lèvres. Il regarde son accusateur d'un œil de défi et de fierté, il est innocent aux yeux du monde, et il n'y a plus que sa conscience, s'il en a encore, qui puisse vraiment le condamner et le flétrir.

\* \* \*

Ces deux cas sont ceux qui se présentent le plus souvent.

Mais il en est un autre dont vous avez été témoin aussi.

Je veux parler des procès où les témoignages des deux parties se contredisent, se balancent presque, et où toute la cause est laissée entre les mains du juge. Tout est embrouillé, et les avocats eux-mêmes, dans leurs plaidoiries, ont presque fait l'aveu de leur impuissance. Ils ont parlé parce que c'était leur devoir. Ils ont voulu prouver l'un, que le prisonnier était coupable, l'autre qu'il était innocent, et toute la bataille oratoire s'est faite sur la question de crédibilité des témoins. Ceux-ci sortent du procès noirs comme de l'encre, à en croire les plaideurs.

C'est alors qu'il est vraiment intéressant de regarder le prisonnier.

Quelle tempête d'idées, d'espérances, de craintes, de bonheurs et de désespoirs doit bouillonner dans le crâne de cet homme !

Et s'il était innocent ! Si les preuves accumulées contre lui n'étaient que le résultat de circonstances fatales, étranges, invraisemblables !

S'il s'agit d'un procès criminel et que les jurés soient enfermés dans leur chambre de délibération, pour décider du sort, de l'honneur de cet homme, quelles souffrances pour ce malheureux qui se demande s'il est possible que Dieu permette la condamnation d'un innocent !

\* \* \*

On a déjà noirci bien du papier en discutant cette question, et si j'en parle aujourd'hui, c'est que je suis tombé, hier, sur la nouvelle suivante, prise dans un journal de France et qui a été reproduite par tous les journaux de notre province :

"Les enfants de Pierre Vaux viennent d'adresser une lettre au président de la République, afin d'obtenir la réhabilitation de leur malheureux père, qui fut accusé, en 1851, d'avoir incendié des habitations et condamné aux travaux forcés.

"Pierre Vaux mourut en 1875, à Cayenne, alors que les véritables coupables avaient été découverts et condamnés."

Donc, voici un brave homme, un père de famille, un bon citoyen qui a été accusé d'être incendiaire, qui a été condamné et qui a passé vingt-quatre ans de sa vie dans le bagne, où il est mort !

Depuis, on a découvert les véritables coupables ! Toute une existence brisée, toute une famille déshonorée !

Ah ! la tête se perd, les idées vacillent, quand on se prend à songer aux terribles conséquences de cette erreur judiciaire ! C'est à n'y pas croire !

Aujourd'hui, les enfants du malheureux innocent, mort avec la livrée du forçat et avec la chaîne aux pieds, demandent la réhabilitation de leur père.

Mais il y a dix ans que le gouvernement aurait dû la décréter !

Et dire qu'il y a peut-être aussi des innocents dans nos pénitenciers !

Comprenez-vous maintenant pourquoi j'observe toujours les prisonniers quand on les condamne.

\* \* \*

Les journaux anglais de notre ville nous ont appris que les Birmans, peu satisfaits de la conquête de leur pays par le général Prendergast, se soulèvent et protestent par les armes contre cette prise de possession.

On sait à propos de quelles événements l'annexion de la Birmanie a eu lieu.

Le roi Thebaw a fait un carnaval impossible, dans ses états, pendant une dizaine d'années. Parfois, le matin, avant déjeuner, il faisait couper la tête à une dizaine de ses femmes (un jour il en a fait exécuter six cents), ou à quelques ministres, tout cela, histoire de se donner de l'appétit.

Il volait tout le monde, faisait tuer une foule de personnes sans savoir pourquoi, et toute son existence n'était qu'une horrible bacchanale.

Si les Birmans avaient eu un peu de nerf, ils auraient pris Thebaw et l'auraient pendu haut et court, à la fenêtre de son palais ; mais les Birmans sont gens paisibles et royalistes exeniplaires.

Un beau jour, les Anglais, trouvant que le pays était bon et qu'il y avait là quelque chose à faire, y envoyèrent un général avec mission de rendre aux Birmans le bonheur après lequel ils soupiraient depuis si longtemps. Thebaw comprit que les choses allaient mal et, pris entre ses sujets et les Anglais, il se remit entre les mains de ces derniers, sans même protester.

\* \* \*

L'Angleterre déclara alors que le pays leur appartenait.

Les Birmans, qui ne savaient pas ce que ces gens en habits rouges venaient faire chez eux, se mirent à rire en entendant cette déclaration, et se dirent que les Anglais étaient de singuliers farceurs, car pas un de ces pauvres diables ne pouvait se mettre dans la tête l'idée que, d'un trait de plume, et sans leur demander leur consentement, Birmans la veille, ils devenaient le lendemain citoyens de Sa Majesté la reine Victoria, dont ils n'avaient jamais entendu parler.

Ils se figuraient, ces malheureux, que la reine d'Angleterre devait régner sur les Anglais et qu'un